

Survivance, mémoire et identité
Conversation avec l'ethnohistorienne Joëlle Rostkowski

Par Giulia Bogliolo Bruna
Chercheur au Centre d'Études Arctiques
EHESS / CNRS, Paris
gbogliolo.bruna@club-internet.fr

Giulia Bogliolo Bruna: La notion de *survivance*, telle qu'elle est définie par l'écrivain Gerald Vizenor,¹ est un « *sentiment dynamique de présence* », une « *forme de résistance* » qui enjoint les Amérindiens à combattre l'oubli, le nihilisme, l'absence et le déracinement. La *survivance*, que Vizenor - dans votre ouvrage *Conversations with Remarkable Native Americans* - qualifie de « *mémoire d'ombres qui ne s'effacent pas* », serait-elle une mémoire active s'incarnant dans une praxis politique?



Giulia Bogliolo Bruna



Joëlle Rostkowski

¹ Né en 1934 à Minneapolis (Minnesota), Gerald Vizenor est l'un des plus éminents écrivains natifs américains. Poète, journaliste et critique littéraire, il appartient au courant de la *Native American Renaissance*. Professeur émérite à l'Université de Berkeley, il enseigne à l'Université de New Mexico. Anishinaabe, (Ojibwa ou Chippewa comme les Blancs ont nommé ces populations de l'Amérique Septentrionale), il descend du clan de la grue. Il s'inscrit dans la tradition des « *storytellers* », les conteurs de sa tribu : « *On ne peut comprendre le monde sans raconter d'histoires* » rappelle-t-il, « *il n'y a pas d'autre centre au monde que le récit* ».

Joëlle Rostkowski: *Pour Gerald Vizenor, le concept de survivance est à la fois un « sentiment » et une « philosophie ». C'est l'expression de son tempérament de résistant, ainsi que de sa volonté de lutter contre le stéréotype du Vanishing American, qui a accompagné la quasi-oblitération de la présence amérindienne aux États-Unis dans la mémoire nationale. C'est aussi l'expression de son intellect fécond prompt à forger des concepts et porté vers la théorisation.*

En établissant une distinction entre survie et survivance, Vizenor s'efforce de conférer à la contestation amérindienne la force d'une philosophie combative et d'une stratégie novatrice et spécifique. Il s'agit d'attester de la continuité de la présence indienne aux États-Unis, de témoigner d'une mémoire active, nourrie par la tradition orale, qui peut s'incarner dans une praxis politique.

Vizenor occupe toutefois une place à part dans le mouvement de renouveau de la conscience indienne aux États-Unis. Il se démarque des groupes militants du Red Power, moteurs de la contestation politique dans la deuxième partie du vingtième siècle. En effet il se défie des slogans et des partis et il se plaît à tourner en dérision tant la contestation dogmatique que la victimisation qui a accompagné la sensibilisation au « problème » indien. En brandissant le concept de survivance, en pratiquant l'ironie, il prend aussi à contre-pied ceux qui portent un regard apitoyé et compatissant sur la condition des Premières Nations. En tant que théoricien du mouvement indien de renaissance, il est parvenu à conférer à la contestation politique des Premières Nations une place dans les sphères académiques et dans les débats philosophiques contemporains. Il a actualisé et indianisé l'idée même de résistance.

GBB: Survivre, c'est résister. Résister, c'est créer. Les arts contemporains autochtones et notamment la littérature dénoncent les politiques assimilationnistes et le processus d'invisibilisation dont les Amérindiens ont fait l'objet : « *Je suis invisible, écrit Ralph Ellison, tout simplement car les gens refusent de me voir. C'est comme si j'étais entouré de miroirs de verre dur qui déforment les images. Quand ils s'approchent de moi, ils ne voient que ce qui m'entoure, eux-mêmes ou les projections de leur imagination ; en fait, tout, sauf moi* ». Par quelles voies et stratégies expressives les artistes amérindiens sont-ils parvenus à décoloniser une esthétique occidentalocentrique ? Autrement dit à ré-inventer un vocabulaire linguistique et iconique affranchi de toute connotation d'estampille coloniale ? S'inscrivant dans la lignée du grand artiste haïda Bill Reid, les artistes autochtones parviennent-ils à revivifier l'art traditionnel tout en le transcendant ?

JR: *La référence à l'écrivain afro-américain Ralph Ellison, que je cite en effet dans mon introduction, vise à appeler l'attention sur l'interaction entre Black Power et Red Power, comme je l'ai fait plus en détails dans mon ouvrage intitulé : Le renouveau indien.² Les deux mouvements d'affirmation identitaire, qui, des années 1960 aux années 1980, sont parvenus à transformer le regard sur les minorités noires et amérindiennes, se caractérisent par de profondes similarités et quelques divergences.*

En parlant d'invisibilité, l'écrivain Ralph Ellison exprime de façon poignante l'humiliation et la détresse d'un homme tellement à la marge de la société qu'on ne le remarque même plus. Un film récent intitulé Le majordome (The Butler, réalisé par Lee Daniels, sorti à l'automne 2013) fait écho à ce thème en mettant en scène le parcours d'un serviteur noir, employé à la Maison-Blanche par plusieurs présidents (d'Eisenhower à Reagan) et qui reçoit comme consigne de « ne rien voir et de ne rien entendre », d'être transparent. Aujourd'hui, alors que les États-Unis ont élu un Président dont le père était

² *Le Renouveau indien aux États-Unis, un siècle de reconquêtes*, Albin Michel, Paris, 2001. Préface d'André Kaspi. Avant-propos de N. Scott Momaday.

Kenyan, et même si de nombreux problèmes liés à la discrimination ne sont pas résolus, on mesure l'ampleur du chemin parcouru en un demi-siècle depuis les années 1950 au sein de l'opinion américaine.

Cette transparence, cette invisibilité, a été aussi le lot des Amérindiens, longtemps présentés dans les livres d'histoire comme appartenant au seul passé de l'Amérique. Dans les années 1960, dans le contexte de la lutte pour les droits civiques, le Black Power a montré la voie et le Red Power s'est inspiré de ses stratégies de contestation. Mais les militants indiens ont rapidement ancré leur résistance sur leur appartenance territoriale, leur antériorité, ce que l'on a commencé à appeler, dans les années 1980, sous l'impulsion des débats tenus au sein des Nations Unies, leur autochtonie.

C'est cette appartenance primordiale au sol américain et la spiritualité qui y est associée qui ont constitué et demeurent les lignes de force de l'inspiration des résistants, des écrivains et des artistes. La résistance s'est exprimée dans les domaines politique, littéraire et artistique à peu près simultanément, et avec une cohérence et une force croissantes à partir des années 1970 et 1980. Elle s'est appuyée sur la mémoire et la préservation des traditions, même si la plupart des artistes qui se sont fait connaître dans les trente dernières années du vingtième siècle sont métissés et ne vivent pas en territoire indien. Le grand artiste Bill Reid est en effet un excellent exemple de cette réinvention des traditions : il a redécouvert sa culture traditionnelle à l'âge adulte et l'a magistralement transcendée en lui conférant une dimension contemporaine et en constituant une œuvre unique.

GBB: Dans une perspective post-moderniste, la *survivance* est pour Vizenor une condition dynamique de survie : c'est pourquoi elle est chargée d'une dimension ontologique. Se faisant axiologie, elle est appelée à guider la pensée et l'action des Amérindiens à l'encontre de la domination ethnoculturelle et la relégation victimaire. Pouvant être retracée dans les pratiques et croyances des Amérindiens, la *survivance* devient instrument heuristique. Et ce, car « *la conscience identitaire des Amérindiens et des traces de leur histoire, écrit-il, sont mélangées à leur sang* ». Qu'est-ce qui constitue le socle de la *survivance* à même de l'instituer en fait social et non pas en accumulation de ressentis individuels ?

JR: *Le concept de survivance est, dans l'œuvre de Gerald Vizenor, appelé à renforcer l'affirmation identitaire et l'épanouissement créatif des générations futures. Avant de devenir écrivain et professeur, Gerald Vizenor a été journaliste. Il a aussi été un travailleur social très engagé et très actif à Minneapolis. Il a constaté que de nombreux adolescents, issus de familles dysfonctionnelles, sont tentés de sombrer. Il sait que le manque d'estime de soi, la tentation de l'alcool et de la drogue, peuvent les conduire à renoncer à leurs études, se contenter de la relégation victimaire à laquelle semble encore les destiner le regard d'une partie de la société majoritaire.*

Le renouveau de la conscience identitaire, le sentiment d'appartenance à une histoire collective dont ils pourront retrouver la trace peut constituer la colonne vertébrale qui leur permet de se tenir debout. C'est ainsi qu'allant au-delà de ressentis individuels insupportables, ils peuvent cristalliser leurs aspirations autour d'un axe fédérateur dynamisant.

*Le regard porté sur le monde par Gerald Vizenor les invite à remplacer l'apitoiement sur eux-mêmes par l'ironie. Comme d'autres écrivains amérindiens, notamment le brillant essayiste Vine Deloria (Sioux/Lakota), auteur du best seller : *Custer Died for Your Sins, an Indian Manifesto*³ et comme certains artistes, en particulier le peintre David Bradley (Anishninaabe), Vizenor utilise l'ironie et la dérision comme une armure intellectuelle. Il se*

³ University of Oklahoma Press, Norman, 1969, 1988.

réclame de la mythologie autochtone et des contes du trickster (décepteur), déroutants et facétieux, qui remettent en cause les situations établies, les stéréotypes et les idées reçues. C'est ainsi que le concept de survivance, tel qu'il transparait dans son œuvre, peut constituer un instrument, voire un catalyseur de la re-construction identitaire des Amérindiens.

GBB: Le concept de *survivance* s'apparenterait-il, comme l'affirme Reesa Greenberg, à celui de *résilience* au sens de Boris Cyrulnik ?

JR: *Le concept de résilience, popularisé par Boris Cyrulnik et celui de survivance, tel qu'il est défini par Gerald Vizenor, sont très proches. Les deux concepts sont porteurs d'espoir. La résilience, particulièrement associée à la réflexion sur l'holocauste, est aussi un facteur de guérison des graves traumatismes existentiels individuels. Vizenor a suivi ces travaux et, en tant qu'enseignant, il a contribué à sensibiliser ses étudiants aux récits des grandes tragédies de l'histoire du vingtième siècle. Au cours de ces dernières années, il a orienté son enseignement sur la narration des génocides. Il s'est ainsi attaché à conférer une culture universelle aux étudiants amérindiens.*

*Le concept de Native survivance, tel qu'il l'a défini, se caractérise par l'affirmation résolue d'un sentiment de présence plutôt que d'absence, de déracinement ou d'oubli. Ce concept, qu'il applique spécifiquement à la condition indienne (**native** survivance) a été largement repris dans des contextes divers : littéraire, politique, et muséal. L'ouverture du National Museum of the American Indian (NMAI), en 2004, au cœur de la capitale, est une illustration magistrale et controversée de la « survivance » des Premières Nations. De nombreux critiques ont d'ailleurs reproché à ce musée de ne pas être un musée de l'Holocauste et de vouloir s'affranchir d'un savoir anthropologique accumulé par les chercheurs non-Indiens au cours des décennies précédentes. Mais la volonté de son fondateur, le Cheyenne Richard West, était d'en faire un musée des cultures vivantes.*

Le regard porté par ce musée sur l'ethnocide qui a accompagné la Conquête de l'Ouest est singulier. Le concept de survivance y est amplement repris, sans que Gerald Vizenor soit explicitement cité. Comme le souligne Reesa Greenberg : « les tragédies vécues par les autochtones après le contact sont racontées et commémorées, mais l'accent est placé sur l'enseignement des coutumes et des langues indiennes aux jeunes, l'adaptation à la société contemporaine et la lutte pour l'équité. En d'autres termes, le NMAI est orienté vers le futur plutôt que vers le passé. Le musée baigne dans le passé, mais celui-ci est présenté comme une force positive de l'identité autochtone contemporaine »⁴

Vizenor se défie de la commisération et même du romantisme et de l'idéalisation qui renvoient les Indiens à un passé révolu. Dans son œuvre, les histoires de survivance sont des histoires de renoncement à la domination et à la condition de victime. Ses essais et ses romans invitent à une distanciation par rapport au poids de la tragédie, grâce au pouvoir libérateur de l'impertinence, de la créativité et de l'humour. Même s'il est possible de mettre en parallèle les concepts de survivance et de résilience, il est incontestable que Vizenor tient à la singularité de son message.

GBB: Le thème du temps est évoqué ou paraît en filigrane dans tous les témoignages que vous avez recueillis dans votre ouvrage *Conversations with remarkable Native Americans*: la linéarité du temps des Occidentaux s'oppose à la cyclicité dynamique du temps tribal. Cyclique ou linéaire, le temps du métis ?

⁴ Reesa Greenberg, « La représentation muséale des génocides, guérison ou traumatisme réactualisé » *Gradhiva*, 5/2007, paragraphe 22.

JR: *Les thèmes du temps et de l'espace, de l'appartenance au présent ou au passé et aussi la question du métissage sont fondamentaux dans la représentation et l'autoreprésentation des Amérindiens. La plupart des Indiens sont aujourd'hui métissés et plus des deux-tiers d'entre eux, aux États-Unis, vivent en dehors des réserves. Il faut tenir compte des influences réciproques qui sont venues brouiller les lignes et rendre moins tranchée l'opposition entre temps cyclique et temps linéaire. Les Indiens vivent aujourd'hui entre deux mondes. Ils passent constamment du temps tribal à la modernité des grandes métropoles. En raison de ces franchissements de frontières et de ces métissages biologiques et culturels, liés à la réalité indienne aujourd'hui, il faut se défier de l'essentialisme. Mais ce brassage d'idées et cette « métissitude », comme disent les Québécois, font apparaître une créativité nouvelle qui trouve sa source dans les différents univers dans lesquels les Amérindiens évoluent.*

GBB: *« Le passé n'est jamais mort, il est juste passé »* affirme William Faulkner. En langue Cheyenne, rappelle Suzan Harjo⁵, *« il n'existe pas de temps passé. Seulement le présent et le futur. Ceci signifie que ce qui s'est vérifié dans le passé est toujours présent dans notre conscience et dans notre vie... »*. Dans un présent englobant le passé, percevoir le monde en termes de survivance serait-il la *conditio sine qua non* de sa refondation ?

JR: *La remarque de Suzan Harjo, fondée sur une constatation linguistique factuelle, est particulièrement intéressante. En Cheyenne il n'existe pas de temps passé. Cette simple constatation nous suggère que le passé fait partie de nous, qu'il est ancré en nous et qu'il demeure infiniment et profondément présent. La convergence avec la phrase de William Faulkner, avec son intuition de romancier, est saisissante. Faulkner nous dit que « le passé n'est jamais mort, il n'est même pas passé ». La question des traces du passé, plutôt que de leurs séquelles, est d'ailleurs au coeur de l'œuvre de Gerald Vizenor et de la mission qu'il s'attribue en tant qu'auteur, professeur et éclaircur pour les générations futures. C'est une des raisons pour lesquelles il a créé la collection intitulée Native Traces chez SUNY Press (State University of New York Press). Ce sont ces traces qu'il invite les Amérindiens à explorer, dans leur mémoire individuelle, leur action politique et leur expression artistique et littéraire.*

GBB: Processus dynamique de négociation perpétuelle entre les cultures, les identités et les savoirs, le métissage est phénomène plastique qui s'inscrit dans la post-modernité : *« Les métis sont la lignée tribale post-moderne »* affirme Vizenor, *« ils sont au point de rencontre des problèmes de racisme, d'hypocrisies coloniales, du monogénisme sentimental, des cultures au sens générique »*. L'Indien métissé aurait-il, à votre avis, dépassé celle que Vizenor appelle la *cultural schizophrenia* ?

JR: *Le métissage a constitué une ligne de fracture au sein même de la population indienne, au cours de l'histoire mais aussi dans la société contemporaine « post-moderne ». Certains militants indiens, tenants d'un traditionalisme absolu, ont opposé les « full-bloods » et les « mixed bloods », en dévalorisant ces derniers. Dans les domaines littéraire et artistique, on a vu naître des rivalités, certains auteurs se proclamant « plus Indiens » que les autres et donc plus légitimes. Sur le plan individuel, le métis a des choix difficiles à faire, selon qu'il souhaite adhérer à l'une ou l'autre culture. Jusqu'aux années 1950, il pouvait être préférable*

⁵ Muscogee/Cheyenne, Suzan Harjo est poétesse, écrivaine, universitaire. *Native American Policy advocate*, elle est Présidente et directrice exécutive de *Morning Star Institute*, organisation nationale en défense des droits des Indiens.

de dissimuler son identité indienne pour se soustraire à la discrimination, obtenir un emploi plus aisément et se fondre dans la société majoritaire.

*Aujourd'hui les choix se font plutôt dans le sens d'une redécouverte d'une identité tribale oubliée, car des portes ont été largement ouvertes pour les autochtones, notamment au sein des universités dans les années 1970 dans le cadre de la discrimination positive (affirmative action), qui n'a pas été inutile, dans leur cas particulier. Cette ouverture se fait aujourd'hui au sein de musées tels que le National Museum of American Indians, qui donne la préférence aux employés familiarisés avec leur culture tribale. Dans le domaine littéraire, depuis l'obtention par N. Scott Momaday, en 1969, du Prix Pulitzer pour son roman *House Made of Dawn*⁶ les éditeurs ont aussi recherché des auteurs indiens, dont certains parmi les plus talentueux sont très métissés. Un marché de l'artisanat et de l'art indien s'est aussi développé dans les années 1980, qui a tellement prospéré qu'une loi a déterminé les critères minimums permettant d'être qualifié « d'artiste indien » (Indian Arts and Craft Act, 29 novembre 1990).*

La question de la schizophrénie culturelle s'inscrit dans ce contexte évolutif. La façon dont une identité complexe est vécue diffère selon les individus. La fragilité demeure très grande, les suicides sont encore nombreux parmi les jeunes et le vécu de chacun échappe à toute généralisation. Mais on constate, à travers les données démographiques disponibles que la revendication d'une identité autochtone a contribué à l'augmentation considérable de la population amérindienne dans le recensement (5,2 millions d'individus se sont déclarés indiens ou originaires d'Alaska aux États-Unis en 2010, dont 2,9 millions exclusivement autochtones)

GBB: Dans votre ouvrage *La conversion inachevée* vous avez souligné que l'indianité a survécu à l'évangélisation. A ce propos, Luisita Warren⁷ narre que les Pueblos se sont adaptés à la christianisation adoptant une « fugitive pose » : « Certains d'entre nous sont devenus de fervents catholiques, sans pour autant forcément abandonner leur religion traditionnelle, mais pour beaucoup d'autres la conversion n'a été d'autre qu'un écran, une acceptation superficielle qui cachait leurs véritables croyances ». Entre survivances d'un vécu ancestral et adoption de nouvelles croyances, comment l'art contemporain des Native American Artists parvient-il à exprimer le lien entre spiritualité et identité ?

JR: Nous avons là un exemple frappant de la capacité de Gerald Vizenor à conceptualiser, à forger un vocabulaire nouveau, frappant, insolite et singulier. Le vécu de Luisita Warren est extraordinaire du fait justement qu'elle n'est pas une intellectuelle mais qu'elle a su narrer son histoire personnelle avec éloquence et beaucoup d'humanité. Elle parle avec sincérité de sa relation difficile avec un prêtre qui l'a contrainte, quand elle était petite fille, à abandonner ses traditions et à adhérer au christianisme. Elle m'a raconté avec simplicité la douleur qu'impliquait cette renonciation forcée. Toute sa vie, elle a conservé une grande tolérance et beaucoup de compréhension pour d'autres spiritualités que la sienne et elle dit sans amertume que beaucoup de membres de sa famille sont de fervents chrétiens. Elle définit admirablement la dissimulation (la « fugitive pose » selon Vizenor) de ceux pour lesquels la religion chrétienne est demeurée comme « un manteau » que portaient les Amérindiens pour dissimuler leur spiritualité traditionnelle.

Le témoignage de Luisita Warren est particulièrement émouvant. C'est le seul personnage de mon livre qui est décédé. J'ai eu le bonheur d'entendre son fils et ses petits-

⁶ *House Made of Dawn*, Harper Perennial Modern Classics, New York, 2010. Traduction française, *La Maison de l'aube*, éditions du Rocher, 1993.

⁷ Lors de l'entretien qu'elle donna en 1987 à Joëlle Rostkowski, Luisita Warren (1910-1989) se fait mémoire indienne.

enfants me dire que j'avais fait revivre sa mémoire. Au-delà des abstractions j'ai souhaité, dans ce livre, rendre un vécu, mettre en relief les temps forts de vies remarquables dont les héros sont parvenus à transcender les difficultés, les complexités ou les souffrances.

Les artistes contemporains d'aujourd'hui s'expriment de façon multiple, mais on décèle chez beaucoup d'entre eux, qu'ils soient artistes figuratifs ou abstraits, une singularité qui relève de l'intensité de leur appartenance au continent américain, ce que Scott Momaday appelle « ce fervent attachement à la terre, la communion spirituelle avec le monde naturel ».⁸ Ils sont à l'écoute du temps de la nature et croient en l'existence d'un monde spirituel invisible, avec lequel ils communiquent par des signes imperceptibles ou fulgurants. Leur inspiration s'exprime souvent par une l'utilisation de matériaux naturels (écorce, bois flotté...) et les thèmes qu'ils abordent sont souvent inspirés de la mythologie traditionnelle ou du choc des cultures lié à la Conquête, à la colonisation et à la déculturation.

GBB: Dans son entretien, le grand écrivain Navarre Scott Momaday⁹ revient sur le pouvoir performatif de la parole comme vecteur de façonnement identitaire. Quel jugement portez-vous en tant qu'ethnohistorienne, sur les politiques de transmission de la mémoire et de l'identité indiennes aux USA ?

JR: *La transmission de la mémoire se fait sur des fronts très divers : dans les forums internationaux, notamment au sein des Nations Unies, ce qui a abouti à l'adoption de la Déclaration sur les droits des peuples autochtones. Leur maîtrise de la parole, leur éloquence, qui avait déjà été louée il y a plusieurs siècles par le Président Jefferson, a été remarquée à l'ONU. Comme le dit Scott Momaday, qui a souvent fait référence à cet héritage au sein de l'UNESCO, dont il est Artiste pour la Paix, la tradition orale est encore très vivante. Il est remarquable de constater, dans son cas, combien le texte « dit » peut être aussi maîtrisé que le texte « écrit », combien la musicalité de la voix, la densité des pauses ou des silences peuvent contribuer à la force du message exprimé. La tradition orale perdure au niveau de la culture populaire, au sein des communautés indiennes, au sein desquels on aime à raconter des histoires, à se remémorer des mythes. Momaday tient à préserver cette mémoire vivante pour les nouvelles générations et c'est pourquoi il a voulu que ses archives familiales soient transmises à l'université de Yale et au Heard Museum de Phoenix (Arizona). Il se défie de la globalisation dans la mesure où l'invasion croissante de la télévision et de la communication publicitaire risque, au sein des jeunes générations, de faire taire les voix de la mémoire. Mais il n'est pas pessimiste, il nous invite à méditer sur la persistance et non sur le déclin des rêves. Il occupe une place éminente dans la transmission et la reconnaissance de la mémoire et de l'identité indienne aux États-Unis. Et c'est à la poésie qu'il attribue la plus haute place dans le panthéon littéraire. Comme il l'a déclaré dans le message qu'il a adressé à l'UNESCO le 21 mars 2010 « la poésie est notre héritage le plus important. C'est notre immortalité »¹⁰*

⁸ Présentation lors de l'exposition « Native Vanguard », Galerie Zane Bennett, Santa Fe, 15 août 2013 et texte communiqué par Scott Momaday

⁹ Né en 1934 à Lawton (Oklahoma) Navarre Scott Momaday est un célèbre écrivain américain de culture kiowa et cherokee. Professeur à l'Université de l'Arizona, il enseigne aussi à l'Université de Princeton et Columbia. Prix Pulitzer en 1969 pour son roman *House Made of Dawn*, il a été nommé en 2004 *Artiste de l'UNESCO pour la Paix* et en 2007 et a reçu la *National Medal of Arts*. Il est l'inspirateur du courant de la *Native American Renaissance*.

¹⁰ Cité dans *Conversations with Remarkable Native Americans*, p. 7

BIO-BIBLIOGRAPHIES

Joëlle Rostkowski

Ethnohistorienne, diplômée de l'université de Cornell et docteur d'État en ethnologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), est l'auteur de plusieurs ouvrages de référence sur les sociétés nord-amérindiennes, notamment : *La Conversion inachevée, les Indiens et le christianisme* (Albin Michel, Paris, 1998) et *Le Renouveau indien aux États-Unis, un siècle de reconquêtes* (Albin Michel, Paris, prix d'histoire de l'Académie française 2002).

Elle a intégré les Amérindiens à l'histoire de l'Amérique du Nord (*Voix indiennes, voix américaines, les deux visions de la Conquête du Nouveau-Monde*, Albin Michel, 2003, avec Nelcy Delanoë). Elle a participé, dans le cadre du système des Nations Unies, aux négociations pour la reconnaissance des droits des autochtones sur la scène internationale et à la nomination de N. Scott Momaday en tant qu'artiste pour la paix de l'UNESCO. *Conversations with Remarkable Native Americans* (SUNY Press 2012) est un livre d'entretiens inspiré par son travail de collaboration avec d'éminents écrivains, artistes, militants, directeurs de musées et juristes internationaux.

Giulia Bogliolo Bruna

Ethnohistorienne, docteur ès lettres, Giulia Bogliolo Bruna est spécialiste des voyages à la Renaissance, des premières rencontres entre Inuit et Européens et du merveilleux nordique. Ses recherches récentes portent sur l'art et le chamanisme inuit, les exhibitions des Inuit groenlandais dans les « zoos humains » de la fin du XIX^{ème} siècle ainsi que sur l'œuvre et la pensée humanistes de Jean Malaurie. Chercheur au Centre d'Études Arctiques, (EHESS / CNRS, Paris), et membre du Centro Studi Americanistici « Circolo Amerindiano » de Pérouse, Giulia Bogliolo Bruna siège au Comité Scientifique du Congrès International d'Américanisme (Pérouse). Elle est membre du Comité Scientifique d'INTER-NORD (CNRS Éditions) et du Comité de Rédaction de la revue scientifique *THULE, Rivista italiana di studi americanistici*. Elle collabore, entre autres, avec les revues académiques *Geostorie* (Centro Italiano Studi Storico-Geografici), *Bollettino della Società Geografica Italiana* (Société Italienne de Géographie) et ANUAC. Derniers ouvrages parus: *Jean Malaurie, une énergie créatrice*, Paris, Ed. Armand Colin, Collection « Lire et Comprendre », 2012 ; *Apparences trompeuses. Sananguaq. Au cœur de la pensée inuit* (préface de Jean Malaurie, postface Romolo Santoni), Latitude Humaine, Yvelinédition, Montigny-le-Bretonneux, 2007 ; *Thule, Rivista italiana di Studi Americanistici n°16-17 Regards croisés sur l'objet ethnographique*, 2006 (sous la direction de).